

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Charles BOREL

Cinéma : la Chine s'éveille

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1988, tome 84, p. 207-208

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

La Chine s'éveille

Chen Kaige : « Hai zi wang »



Depuis quelque temps déjà, le cinéma chinois fait parler de lui. Et si un certain nombre d'auteurs ont eu de la peine à s'exprimer jusqu'à ces dernières années, ils ont travaillé, ils ont réfléchi et présentent aujourd'hui des réalisations tout à fait achevées.

Ainsi en va-t-il de Chen KAIGE et de son film HAI ZI WANG (= le roi des enfants), présenté au 41^e Festival international du film à Locarno cet été.

Un très bon film, une matière intéressante et techniquement bien maîtrisée.

« L'homme crée la culture et en devient l'esclave » dit quelque part le personnage principal de cette saga de la Chine moderne.

Un jeune enseignant, tout frais émoulu de son école de formation, se voit confier une classe dans une contrée reculée de Chine. Stupeur dès l'arrivée, car les élèves ne disposent pas du manuel, pourtant la bible de l'enseignement en Chine. Que faire ? Comme ses prédécesseurs copier le manuel au tableau et le faire recopier aux élèves... Pensum affligeant tant pour l'enseignant que pour les adolescents. Cela va son cours jusqu'au jour où le héros prend conscience du fait que ses élèves n'apprennent rien. Il décide dès lors d'innover, de changer les méthodes d'après lesquelles il devrait enseigner. Et il se met à dialoguer avec les élèves ; il les pousse à créer : à écrire sur des sujets divers mais toujours en prise sur la réalité. Il suscite ainsi l'intérêt des jeunes gens qui apprécient très vite ce nouveau mode d'apprendre, et qui apprennent réellement. Le héros devient effectivement le ROI DES ENFANTS, titre que l'on donne en Chine aux enseignants...

Mais l'ouverture à la créativité, donc à la liberté, n'est pas du goût des autorités scolaires, et après quelques avertissements, le jeune maître est congédié. Il part dans le brouillard, avec un sourire triste. Car, même alors, il ne perd pas courage. Il a appris le rire aux enfants ; et ce message-là, il est indélébile.

Voilà sans doute la plus grande qualité du film : Kaige sait transposer la réalité dans une présentation qui la dépasse et rejoint les dimensions d'un mythe. Sans doute l'analyse critique est-elle sans appel. Mais elle concerne une situation que l'humour sait affirmer provisoire. L'Echallas (surnom de celui que les élèves appellent désormais Maître) reste droit et ne plie pas l'échine. Tout en douceur, la caméra traverse le brouillard ou le feu. Il y a un chemin qui court le long des collines : c'est l'image qui ouvre et ferme le film. Une image statique, dynamisée par les changements d'ambiance et de lumière.

D'où vient la route et où va-t-elle ?...

En tout cas, elle existe. Il y a un avant (quoi qu'en dise la Révolution culturelle) ; il y aura un après, déjà présent en filigrane, chez le maître et chez certains de ses disciples.

Un idéogramme est le « testament » du maître qui quitte ses élèves. Il est inscrit au tableau noir et se compose de deux éléments : « vache » et « pisser ». On ne fait pas plus surréaliste. A son disciple le plus fervent, le maître laisse le message de ne jamais rien copier, même pas un dictionnaire.

La Chine s'éveille. Et il vaut la peine d'assister à cet éveil. Il est lent, comme le rythme du film de Kaige, ponctué toutefois par un rythme inéluctable (bruitages) qui permet de sortir lentement du brouillard et des teintes pastel...

Charles Borel